Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 89 (2001)

Heft: 1450

Artikel: Vivre dans un camp de réfugiés au Liban : "Je n'échangerais la Palestine pour aucun pays du monde"

Autor: Hervé, Florence

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-282218

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vivre dans un camp de réfugiés au Liban

«Je n'échangerais la Palestine pour aucun pays du monde»

Au moment où le parti travailliste d'Ehoud Barak instaure un gouvernement de coalition nationale dirigé par le Faucon Ariel Sharon, Florence Hervé côtoie les Palestiniennes du plus important des onze camps de réfugiés libanais. Là où «il n'y a pas une femme qui n'ait perdu au moins un enfant». Au fil de ses allées et venues parmi ces quelques 50 000 personnes réfugiées, la rédactrice en chef du mensuel féministe allemand *Wir Frauen* a rencontré Kifah Afifi. Ex-compagne de cellule de l'héroïne nationale libanaise Souha Béchara, la jeune résistante palestinienne a été enfermée dix ans avant d'être libérée en 1998 grâce à la pression internationale. Dans les camps de réfugiés palestiniens, figures de proue de la résistance et héroïnes du quotidien rêvent ensemble d'une Palestine paisible. Immersion dans un camp de réfugiés libanais où seul l'espoir maintient en vie.

Florence Hervé

Elle avait 14 ans quand elle fut expulsée de son village en Galilée, en 1948. Amne Assad venait juste de se marier quand elle arriva dans un camp provisoire au Sud du Liban. Le séjour sous la tente devait durer une semaine – il dura cinq ans. Bien sûr, il y avait l'aide de l'organisation de l'ONU pour les réfugiés palestiniens au Moyen-Orient (UNWRA), et on lui donna du bois pour faire la cuisine, du riz, du sucre et de la farine. Mais la vie du camp était assombrie par les agressions et destructions israéliennes. La vieille femme aux yeux brillants et au foulard blanc essuie une larme: «Il n'y a pas une seule femme qui n'ait pleuré, pas une qui n'ait pas perdu au moins un enfant.» Les larmes des mères m'accompagneront tout le long de ce voyage à travers le Liban. Aujourd'hui, Amne vit dans le plus grand des onze camps de réfugiés au Liban, Ain el-Hilweh, une cinquantaine de milliers de Palestiniens (il y a en tout quelque 400 000 réfugiés vivant au Liban). Son fils est médecin, mais n'a pas de travail, comme la moitié des réfugiés du camp - l'exercice d'environ septante professions étant interdit par le Gouvernement libanais. Dans cette vie d'angoisse pour l'avenir, Amne rêve souvent du retour au pays. Elle nous montre son acte de mariage et un vieux billet de banque avec la mosquée Al Aqsa dessus. Et ajoute qu'elle n'échangerait la Palestine pour aucun pays du monde…

> Et puis l'invasion de l'armée israélienne à Tyr en 1982, et le bulldozer qui détruisit sa maison – on retrouva son mari dans les décombres.

Fatima Assara fut expulsée du «pays aux tristes oranges» à l'âge de 16 ans. Elle était enceinte et vivait dans le même village que Amne Assad. Elle n'a pas oublié le massacre des hommes – ses traits se crispent quand elle raconte l'horreur. Et puis l'invasion de l'armée israélienne à Tyr en 1982, le bulldozer qui détruisit sa maison – on retrouva son mari dans les décombres. «Je me suis jetée contre le char israélien en criant.» Maintenant, elle vit à Ain el-Hilweh, entourée de barbelés et de sacs de sable, «protégée» par les soldats libanais. Non loin de Tyr, des photographies et des vers du Coran sous vitrine rappellent la mort d'une centaine de femmes et d'enfants à Qana. Sur la plaque commémorative il est écrit: «The new Holocaust. 18 April 1996. United Nations Hospital.» Sous le ciel bleu et pur, je pense aux martyrs d'Oradour et de Lidice.

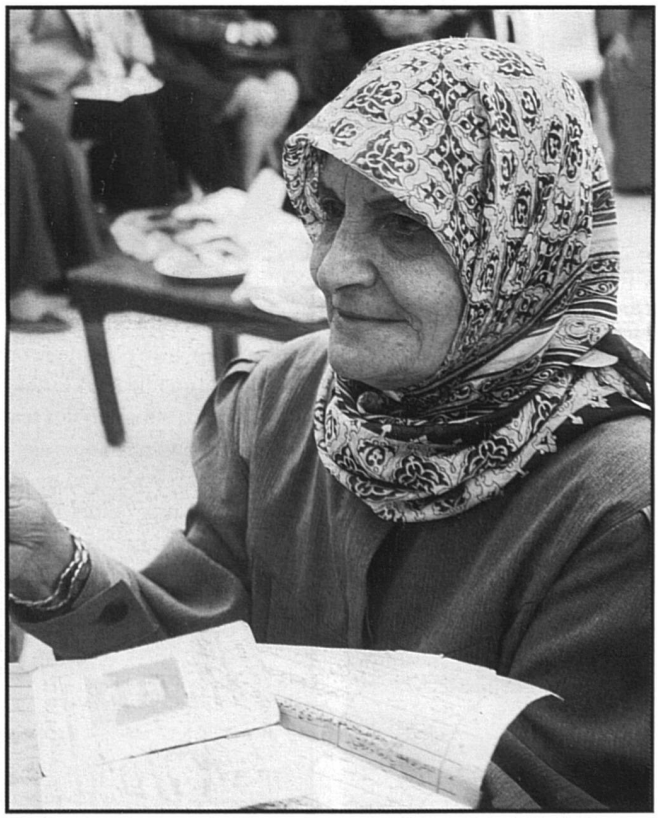

Photo: Florence Hervé et Ain-el-Huv

Assad Amne nous montre son acte de mariage et un vieux billet de banque avec la mosquée Al Aqsa dessus. Seuls souvenirs palpables de la Palestine.

Okra Kawach avait dix ans quand elle a été expulsée de Galilée – il y a cinquante-deux ans de cela. Elle a vécu les bombardements et les viols, et elle a perdu quatre fils dans cette guerre sans fin. Elle vit aujourd'hui à Ain el-Hilweh, non loin de Saida, la belle ville interdite aux Palestiniens. Elle aussi rêve de retourner en Palestine.

L'ancien ministre de la Défense Ariel Sharon avait apprécié ce massacre de milliers de civils par les Phalangistes libanais: «Mes félicitations», avait-il commenté.

Amne, Fatima et Okra: trois destins de femmes parmi des milliers. Quotidiens et dramatiques. Aujourd'hui, c'est une nouvelle génération qui prend la relève. Ainsi Kifah Afifi, une belle femme brune de trente ans aux yeux tristes. Elle a vécu dans le camp de Shatila et a survécu au massacre de milliers de civils par les Phalangistes libanais avec la complicité de l'occupant israélien. Elle avait onze ans alors. Ses trois frères n'ont pas survécu. L'ancien ministre de la Défense Ariel Sharon avait apprécié cette coopération avec les Phalangistes: «Mes félicitations», avait-il commenté. Kifah baisse la voix quand elle parle du cauchemar, et puis interroge très fort: «Pourquoi tous les peuples du monde n'ont-ils pas le droit de vivre en liberté et dans la dignité? Comment l'Europe, le monde peuvent-ils se taire sur le massacre d'enfants en Palestine?» Petite fille, elle ne pensait pas à l'avenir: «J'allais à l'école, je jouais avec les enfants comme ça, mais je n'ai pas vraiment vécu mon enfance.» Une seule idée tournait dans sa tête: celle de venger les meurtres.

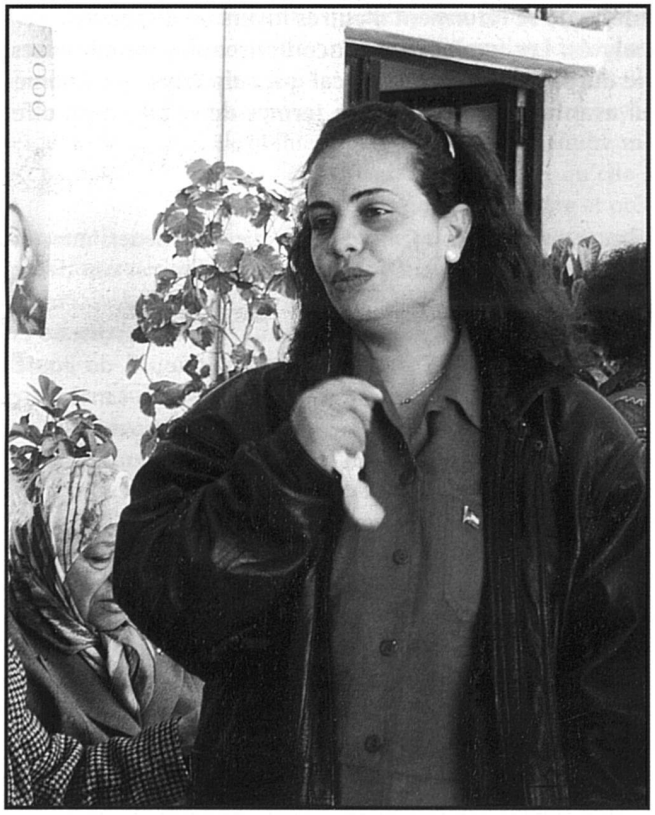

Photo: Florence Hervé et Aih-el-Huv

Kifah Afifi la musulmane a appelé sa fille Souha, «Etoile», en l'honneur de son amie et ex-compagne de cellule, la chrétienne Souha Béchara, la Jeanne d'Arc libanaise. Les deux combattantes pour la liberté ont fondé à Paris où elles vivent une association venant en aide aux prisonnièr-e-s politiques.

A quatorze ans, personne ne voulait de cette révoltée, ni le parti ni les organisations de libération, «trop petite», lui disait-on. A 17 ans pourtant, elle prit les armes et alla combattre l'armée israélienne occupant la Palestine. Elle fut trahie et se retrouva dans l'enfer de Khiam – d'abord enfermée dans une cage à singes, puis menacée d'être violée et brûlée vive. Kifah commença à chanter sereinement. Elle me montre presque en riant les cicatrices sur ses jambes: on l'avait mise dans un sac de pommes de terre et roulée sur les pierres... Electrochocs, cellule isolée faisaient partie du quotidien à Khiam. Kifah souffrait d'un eczéma, mais surtout du manque de contact avec le monde extérieur: «On m'enterrait dans la vie». Comment a-t-elle surmonté l'enfer? Il y a eu la solidarité et l'amitié entre des prisonnières qui remontait le moral. Ainsi, elle a été plusieurs mois compagne de cellule de Souha Béchara[1], cette Jeanne d'Arc libanaise qui tira sur le général de l'Armée du Liban Sud, - l'homme d'Israël - et fut incarcérée pendant dix ans à Khiam avant d'être libérée en 1998, grâce à la pression internationale, au soutien d'avocats français et israéliens et à la solidarité. Aujourd'hui, ces deux combattantes pour la liberté ont créé une association de «Prisonniers». Kifah la musulmane a épousé un résistant qui a passé dix ans en prison et a appelé sa fille Souha, «Étoile». Souha la chrétienne étudie à Paris et vient de se marier avec un Suisse.

Kifah ne cache pas qu'elle trouve la lutte «plus difficile à l'extérieur». L'ancienne prison, c'était physique, me dit-elle, aujourd'hui, elle se sent souvent impuissante face aux nouvelles et à l'échec des négociations, elle aimerait participer à l'Intifada. La parole ne peut exprimer ce qu'elle veut et ce qu'elle ressent. Mais ses beaux yeux parlent d'un monde de justice et de paix. Un jour, en Palestine.

[1] Un chapitre est consacré à Kifah dans le livre de Gilles Paris *Souha Béchara, Résistante*, éditions JC Lattès, 2000.

Solidarité avec les femmes et le peuple palestinien

Extrait de l'Appel de Beyrouth lancé en janvier par la FDIF[1]:

La Fédération démocratique internationale des Femmes (FDIF) appelle les femmes de la planète à exprimer leur solidarité avec les femmes palestiniennes afin qu'elles puissent vivre en liberté et en paix dans un état démocratique qui garantisse l'ensemble de leurs droits.

La FDIF s'engage à soutenir en adressant de nombreuses lettres aux mères martyrs qui témoignent de leur isolement et de leur détresse morale.

La FDIF marquera la Journée internationale des femmes le 8 mars prochain par de nombreuses initiatives de solidarité avec le peuple palestinien.

La FDIF initie un réseau international de solidarité et crée un site web donnant la parole aux femmes palestiniennes, à toutes celles et ceux qui les soutiennent.

Elle envisage la tenue d'un tribunal international pour juger les criminels de guerre israéliens, précédé par un comité d'investigation en coopération avec des associations défendant les droits humains.

La FDIF invite les associations à se rendre en Palestine. Chaque avancée des femmes palestiniennes représente un point d'appui important pour les femmes de la région et les femmes de la planète qui luttent pour un monde de justice et de paix.

[1] La FDIF, dont le siège est à Paris, regroupe 600 associations féministes et féminines d'une centaine de pays.